

dernier duc d'Aquitaine, l'est d'une femme enlevée à son mari : d'Anor, sœur de Hugues II, vicomte de Châtelleraud. C'est ce crime qui donna lieu à la prédiction que nous rappelons tout à l'heure et qui devait si fatalement s'accomplir. Mais tout cela, nous le savons, ne nous paraît pas comme l'honneur prophète, et l'abbé Suger, qui n'était pas encore le pieux solitaire de Saint-Denis, pensa que cet enfant de l'adulteré conviendrait parfaitement au fils de son mari. L'ont d'Anor, un jeune Louis VII, Éléonore devait apporter en dot la Gascogne, la Saintonge, le comté de Poitou, toute la France occidentale, de Nantes aux Pyrénées, tripler le nombre des fiefs de la couronne royale, le sage, mais ; et le mariage eut lieu en 1137, alors qu'Éléonore n'avait encore que quinze ans et à la veille du jour où Louis allait monter sur le trône.

On sait l'horrible événement qui advint quatre années après ce mariage, l'incendie du bourg de Vitry et de son église, qui renfermait 1,300 personnes, dont pas une ne put se sauver. On sait aussi que, l'ont d'Anor, un jeune Louis VII, Éléonore devait apporter en dot la Gascogne, la Saintonge, le comté de Poitou, toute la France occidentale, de Nantes aux Pyrénées, tripler le nombre des fiefs de la couronne royale, le sage, mais ; et le mariage eut lieu en 1137, alors qu'Éléonore n'avait encore que quinze ans et à la veille du jour où Louis allait monter sur le trône.

On connaît le résultat de la croisade, si malheureusement ou plutôt si légèrement, si maladroitement conduite. Des milliers de chrétiens périrent au combat, et malgré les succès obtenus, s'échappant honteusement ; une grande, une terrible mystification. On a dit que Louis VII répudia Éléonore : point du tout ; c'est Éléonore qui répudia Louis VII. A. Antioche, elle se hâta de ce roi qui s'en était fait un devoir, qui a besoin d'être guidé, qui chaque jour se laisse vaincre et de plus... qui n'est qu'un moine dans la couche nuptiale : se monacho, non regi nupsisse. A son retour, elle demanda le divorce. Suger refusa ; voyant les conséquences d'un pareil acte, la France amoindrie des deux tiers, si s'y opposa. Mais le sage conseiller mourut, et c'est alors Louis VII qui ne veut plus d'une femme qui le rend, par sa conduite, le roi de France, et le roi s'en est allé en exil, laissant à son successeur, le roi Philippe Auguste, le comte de Champagne, neveu du pape Innocent III. Celui-ci, chassé de son archevêché, s'était réfugié sur les terres du comte de Champagne ; on avait voulu se venger du roi, mais on avait fait un grand mal à son successeur. Après cet incendie, Louis le Jeune devint tout à coup docile au pape, fit amende honorable, donna l'archevêché en dépit du serment qui lui avait été fait de ne point l'accorder, et malgré les réclamations de Pierre le Vénérable et de saint Bernard. Il ne crut pas encore avoir fait assez pour expier le crime qui lui avait commis en faisant brûler 1,300 personnes, le sacrilège dont il s'était rendu coupable, et faisant mettre le feu à une église. Une nuit, il entendit les cris de tout le peuple d'Élise qui qu'égorgent, ce bruit, qui venait d'outremer, fut pour lui comme une révélation du moyen par lequel il devait faire pénitence, la croix. Donc, à quelque temps de là, il partit pour la Terre sainte, suivi des comtes de Toulouse, de Flandre, de Blois, de Nevers, de Dreux, des seigneurs de Bourbon, de la Roche-Moignon, de Courtenay, et accompagné de sa femme Éléonore de Guyenne. Sa présence, dit Michelet, était peut-être nécessaire pour assurer l'obéissance de ses vassaux, de ses seigneurs, et il ajouta : « C'est la première fois qu'une femme a cette importance dans l'histoire. » Disons entre parenthèse que l'histoire, en parlant ainsi, nous semble commettre une inexactitude. Bien avant Éléonore de Guyenne, nous savons que des femmes jouent un rôle politique et même militaire tout aussi important que celui joué par la première femme de Louis VII. Nous bornons même à ne rappeler que des noms contemporains du contemporain du roi Louis VII, Henri II aimait les femmes éperdument, follement, vers la fin de sa vie, il les aimait bestialement. Sa première passion fut la belle, l'adorable Rosamonde, dont il garda toujours les habits auprès de lui ; c'est ensuite Marguerite de France ; puis tard il viole Alix, l'héritière de Bretagne ; enfin, il ne craint pas de souiller une fille du roi de France, fiancée à son fils, et qui n'est pas encore mariée. La reine fait fuir Rosamonde. Bronton affirme même qu'ayant pénétré dans le labyrinthe où le roi cachait sa maîtresse Éléonore tu sa rivale de ses propres mains. Elle ne crut pas avoir assez fait, elle poussa son orgueil à se venger contre leur père, et leur souffla le parricide.

Henri II mit fin aux exploits d'Éléonore ; il la fit jeter en prison et l'y retint tant qu'il vécut, c'est-à-dire durant seize années (1173-1189). Cette longue détention fut faite de la reine une victime, presque une martyre ; de là les éloges, les emphatiques panegyriques qu'on lui a prodigués. Richard de Poitiers, appliquant à toute la famille de la captive la prophétie de Merlin, exprime l'espoir de la délivrance d'Éléonore : « ... Tous ces maux-là sont arrivés depuis que le roi d'Aquilon a frappé le vénérable Thomas de Kenterbury (c'est la reine Aliénor, que Merlin désigne comme l'égale de la reine romaine). Rejoins-toi donc, Aquitaine, rejoins-toi, terre de Poitou ! le sceptre du roi d'Aquilon va s'éloigner. Malheur à lui ! il a osé lever la lance contre son seigneur, le roi du Sud... »

« Dis-moi, aigle double, dis-moi, où donc étais-tu quand les aiglons, s'en volant du nid paternel, osèrent dresser leurs serres contre le roi de l'Aquilon... ? Voilà pourquoi tu as été enlevée de ton pays et amenée dans la terre étrangère. Les chants se sont changés en pleurs, la cithare a fait place au deuil. Nourrie dans la liberté royale au temps de ta molle jeunesse, tes compagnes chantaient, tu dansais au son de leur guitare... Aujourd'hui, je t'en confie, reine double, moderne de nos jours, tu n'es plus. Reviens-tu à nous, reviens à tes viles, pauvre prisonnière. »

« Où est ta cour ? où sont tes jeunes compagnes ? où sont tes conseillers ? Les uns, traînés loin de leur patrie, ont été dévorés par la faim ; d'autres ont été privés de la vue ; d'autres, bannis, errant en différents lieux. Toi, tu cries, et personne ne t'écoute ; car le roi du Nord te tient resserrée comme une velle qu'on assomme. Crie donc, mais le point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

vant Damas, elle s'oublie dans les bras d'un bel esclave sarrasin. » Tous les historiens du temps, nous dit Mézerai, nous la dépeignent courrant après un Turc dont elle avait fait l'objet de sa passion au mépris de sa religion et de sa dignité. » Des bras du jeune et bel infidèle elle passa dans ceux de son oncle, Raymond de Poitiers, prince d'Antioche ; puis dans ceux de Saladin, le brave et célèbre chef des Sarrasins. Mère de Villehervé, qui essaya de défendre Éléonore de la légèreté des mœurs qu'on lui attribue et qui ne veut voir dans son héroïne qu'une amoureuse platonique, publiée sur elle cette légende : « Ce fut Éléonore qui charma le courage de Saladin, l'un des chefs de l'armée sarrasine, et qui, lui ayant fait connaître qu'elle ne croyait les protestations d'amour que dans sa langue, força ce grand capitaine à cet effet d'amour surprenant, d'apprendre le français en quinze jours. »

On connaît le résultat de la croisade, si malheureusement ou plutôt si légèrement, si maladroitement conduite. Des milliers de chrétiens périrent au combat, et malgré les succès obtenus, s'échappant honteusement ; une grande, une terrible mystification. On a dit que Louis VII répudia Éléonore : point du tout ; c'est Éléonore qui répudia Louis VII. A. Antioche, elle se hâta de ce roi qui s'en était fait un devoir, qui a besoin d'être guidé, qui chaque jour se laisse vaincre et de plus... qui n'est qu'un moine dans la couche nuptiale : se monacho, non regi nupsisse. A son retour, elle demanda le divorce. Suger refusa ; voyant les conséquences d'un pareil acte, la France amoindrie des deux tiers, si s'y opposa. Mais le sage conseiller mourut, et c'est alors Louis VII qui ne veut plus d'une femme qui le rend, par sa conduite, le roi de France, et le roi s'en est allé en exil, laissant à son successeur, le roi Philippe Auguste, le comte de Champagne, neveu du pape Innocent III. Celui-ci, chassé de son archevêché, s'était réfugié sur les terres du comte de Champagne ; on avait voulu se venger du roi, mais on avait fait un grand mal à son successeur. Après cet incendie, Louis le Jeune devint tout à coup docile au pape, fit amende honorable, donna l'archevêché en dépit du serment qui lui avait été fait de ne point l'accorder, et malgré les réclamations de Pierre le Vénérable et de saint Bernard. Il ne crut pas encore avoir fait assez pour expier le crime qui lui avait commis en faisant brûler 1,300 personnes, le sacrilège dont il s'était rendu coupable, et faisant mettre le feu à une église. Une nuit, il entendit les cris de tout le peuple d'Élise qui qu'égorgent, ce bruit, qui venait d'outremer, fut pour lui comme une révélation du moyen par lequel il devait faire pénitence, la croix. Donc, à quelque temps de là, il partit pour la Terre sainte, suivi des comtes de Toulouse, de Flandre, de Blois, de Nevers, de Dreux, des seigneurs de Bourbon, de la Roche-Moignon, de Courtenay, et accompagné de sa femme Éléonore de Guyenne. Sa présence, dit Michelet, était peut-être nécessaire pour assurer l'obéissance de ses vassaux, de ses seigneurs, et il ajouta : « C'est la première fois qu'une femme a cette importance dans l'histoire. » Disons entre parenthèse que l'histoire, en parlant ainsi, nous semble commettre une inexactitude. Bien avant Éléonore de Guyenne, nous savons que des femmes jouent un rôle politique et même militaire tout aussi important que celui joué par la première femme de Louis VII. Nous bornons même à ne rappeler que des noms contemporains du contemporain du roi Louis VII, Henri II aimait les femmes éperdument, follement, vers la fin de sa vie, il les aimait bestialement. Sa première passion fut la belle, l'adorable Rosamonde, dont il garda toujours les habits auprès de lui ; c'est ensuite Marguerite de France ; puis tard il viole Alix, l'héritière de Bretagne ; enfin, il ne craint pas de souiller une fille du roi de France, fiancée à son fils, et qui n'est pas encore mariée. La reine fait fuir Rosamonde. Bronton affirme même qu'ayant pénétré dans le labyrinthe où le roi cachait sa maîtresse Éléonore tu sa rivale de ses propres mains. Elle ne crut pas avoir assez fait, elle poussa son orgueil à se venger contre leur père, et leur souffla le parricide.

Henri II mit fin aux exploits d'Éléonore ; il la fit jeter en prison et l'y retint tant qu'il vécut, c'est-à-dire durant seize années (1173-1189). Cette longue détention fut faite de la reine une victime, presque une martyre ; de là les éloges, les emphatiques panegyriques qu'on lui a prodigués. Richard de Poitiers, appliquant à toute la famille de la captive la prophétie de Merlin, exprime l'espoir de la délivrance d'Éléonore : « ... Tous ces maux-là sont arrivés depuis que le roi d'Aquilon a frappé le vénérable Thomas de Kenterbury (c'est la reine Aliénor, que Merlin désigne comme l'égale de la reine romaine). Rejoins-toi donc, Aquitaine, rejoins-toi, terre de Poitou ! le sceptre du roi d'Aquilon va s'éloigner. Malheur à lui ! il a osé lever la lance contre son seigneur, le roi du Sud... »

« Dis-moi, aigle double, dis-moi, où donc étais-tu quand les aiglons, s'en volant du nid paternel, osèrent dresser leurs serres contre le roi de l'Aquilon... ? Voilà pourquoi tu as été enlevée de ton pays et amenée dans la terre étrangère. Les chants se sont changés en pleurs, la cithare a fait place au deuil. Nourrie dans la liberté royale au temps de ta molle jeunesse, tes compagnes chantaient, tu dansais au son de leur guitare... Aujourd'hui, je t'en confie, reine double, moderne de nos jours, tu n'es plus. Reviens-tu à nous, reviens à tes viles, pauvre prisonnière. »

« Où est ta cour ? où sont tes jeunes compagnes ? où sont tes conseillers ? Les uns, traînés loin de leur patrie, ont été dévorés par la faim ; d'autres ont été privés de la vue ; d'autres, bannis, errant en différents lieux. Toi, tu cries, et personne ne t'écoute ; car le roi du Nord te tient resserrée comme une velle qu'on assomme. Crie donc, mais le point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le

point de crier ; élève ta voix comme la trompette, pour que tes fils l'entendent, car le